

EQUITATION.

Depuis que M. Loyal est à Roubaix, on a pu se convaincre que nous étions dans le vrai en disant qu'un Cirque, quand il réunit toutes les qualités désirables, présente, à Tourcoing et à Roubaix, à Roubaix surtout, de grandes chances de réussite.

Toutes les représentations ont été suivies. La troupe, ou, si l'on aime mieux, la compagnie, (pour employer le vocabulaire des artistes dramatiques dont la première dénomination froisse l'amour-propre) la compagnie, dis-je, est composée de façon à attirer un nombreux public.

Les amateurs de voltige peuvent admirer la souplesse, l'aplomb, de MM. Et Loyal, Alphonse et Jules et la hardiesse, parfois effrayante, l'entrain, la sûreté du jeune Théodore Loyal.

Les exercices de force et d'adresse sont parfaitement représentés par MM. Pérez et Bazola dans leur colonne persane; par M. Gaultier dans son trapèze. M. Gaultier est un clown hors ligne à qui nous consacrerons, dans notre compte-rendu, un paragraphe spécial.

La grâce, la souplesse ne laissent rien à désirer chez MM<sup>les</sup> Adèle, Floré et Irma Loyal. Etréfolie est une des conditions principales de succès pour une écuyère; mais cela ne suffit pas; il faut de la force, des études longues, pénibles et dangereuses que ne devine pas toujours le public devant tant de gracieuse aisance.

Les vrais amateurs de chevaux et d'équitation doivent aussi se trouver très-satisfaits. La haute école, cette partie la plus véritablement intéressante d'un cirque, a pour interprète un cavalier accompli: M. Ghéla. Nous avons, l'an dernier, dans ce même journal, apprécié le talent de cet artiste. Nous ne ferons donc que nous répéter en disant qu'il est difficile d'apporter plus d'aplomb, d'élégance, et, ce qui est plus sérieux, de science dans toutes les phases de la haute école qu'il fait successivement parcourir à son cheval *Buckingham*, si bien dressé, si complètement dominé par son cavalier. Avec de tels éléments, le Cirque devait prospérer à Roubaix.

Du reste, en propagant, en favorisant ce genre de spectacle, on fait plus qu'exciter une simple curiosité; on inspire le goût de l'équitation, un des exercices les plus utiles.

A notre époque, soit dit en passant, les exercices du corps occupent une place trop restreinte dans l'éducation. Je ne regarde pas comme suffisant les semblants de gymnase de certains collèges. Pendant 7 ou 8 ans, l'homme du monde moderne s'étiole sur les bancs des classes et des écoles; puis le travail de cabinet, travail exclusif et absorbant, vient couronner l'œuvre. Et l'on s'étonne d'avoir une génération débile, chétive, atrophie. Bien loin de la laisser croître en plein air, on l'élève en serre chaude et sous cloche; au lieu de plantes robustes et vivaces, on obtient des avortons languissants, des variétés, très-remarquables par le développement luxuriant de la chevelure, des moustaches et des favoris, mais affligées d'un corps frêle, supporté le plus souvent par des jambes grêles, auxquelles on doit l'invention du pantalon, cette crinoline des tibias modernes. Il y a certes encore des hommes forts et grands, mais c'est dans une autre classe qu'il faut les chercher.

Je sais bien que nous ne pouvons plus, comme nos pères, nous en aller chevauchant et battant par monts et vallées. On pourrait prendre un terme moyen. Il faut, certes, faire une large part à la culture de l'esprit. On ne doit point oublier tout à fait ce pauvre corps qui a son utilité et joue son petit rôle dans notre système. Qu'on me passe cette comparaison

vieilles: si l'on ne soigne pas le fourreau, la lame l'use et passe à travers.

Parmi les exercices du corps, praticables aujourd'hui, l'équitation est le plus en rapport avec nos mœurs. L'escrime, fort bonne en soi, est très-négligée et presque oubliée. Le temps des bretteurs est passé, Dieu merci; le bon droit, l'honneur d'un homme, ne dépendent plus absolument d'un contre de quart ou d'un contre de tierce plus ou moins correctement exécuté. Restent donc: la gymnastique proprement dite, qui développe les forces musculaires, et l'équitation, qui est, pour ainsi dire, comme l'escrime, la partie intelligente de la gymnastique. Car c'est plus qu'un exercice, c'est un art, nous l'avons déjà dit, c'est presque une science.

Or, pour en revenir, après notre petite digression, au Cirque de M. Loyal, on peut prendre la de bonnes leçons. Ne pouvant parler de chaque séance, nous nous arrêterons à la représentation donnée au bénéfice de M. Ghéla, le 18 février. Les écuyers et écuyères, et nous avons parlé plus haut, ont fait merveille, et ont été tous l'objet d'un rappel. Le petit Théodore a été littéralement enlevé sous une avalanche d'oranges.

Le clown, M. Gaultier, a obtenu un véritable succès. Il sort des sentiers battus, trop souvent battus par ses devanciers. Très-sobre de calembours (et nous lui en savons gré); il a des réparties très-drolées. Ses costumes sont spirituellement composés. Comme mime, il est impayable, et a des mouvements, des gestes d'un vrai comique. N'est pas bête qui veut, avec esprit; il a, par moment, l'air trop bête pour ne pas en avoir beaucoup. Il a fait une sortie superbe lorsque, drapé dans son écharpe, il saluait gracieusement le public. Dans cette simple pantomime perçait plus d'esprit que dans beaucoup de dialogues applaudis au théâtre. Sa complainte chantée, parlée, jouée d'une façon supérieure, était quelque chose d'étourdissant de bouffonnerie. C'était bien le chanteur en plein vent, cajolant sa femme *Pélagie* tant qu'il a besoin de son concours et la rossant bel et bien après la parade. C'était une bonne étude prise sur nature. Là encore a eu lieu une bonne sortie. A la suite d'une querelle de ménage, interrompue par la *chambrière*, les deux époux sont partis en roue, l'un entraînant l'autre, se tenant par la tête et par les pieds.

Comme nous l'avons dit, M. Charles Vanderheyden, professeur d'équitation à Roubaix, a prêté son concours à M. Ghéla.

Nous ne dirons pas, (comme il est d'usage en pareil cas) que le temps et l'espace nous manquent; (on peut toujours trouver l'un et prendre l'autre) pour définir ici les différents genres d'équitation. Nous craignons seulement de tomber dans le pastiche. Les amateurs de chevaux ont tous lu le livre de Banca, le maître de l'école moderne. Nous nous bornerons à quelques observations générales.

L'équitation, comme la littérature, comme la peinture, comme tous les arts, a subi une transformation et s'est divisée aussi en école classique et en école romantique.

La première, représentée dans ces derniers temps par Laurent Franconi, était l'expression sévère de l'ancienne manière française. Laurent Franconi, avec sa pose noble et digne, avec son costume rigoureusement exact, pouvait rappeler les écuyers de Louis XIV et de Louis XV. L'anglomanie ne l'avait pas même effleuré. Jamais de transitions brusques, tout était réglé, prévu. L'harmonie des aides et de la main; d'une correction irréprochable; ne laissait voir aucun mouvement; on eut dit qu'un mécanisme intérieur conduisait le cheval dans ses voltes qui, elles-mêmes, avaient quelque chose de grave... Les partisans de Baucher ajouteraient: et de

trop compassé. C'était le menuet comparé à une mazourka de nos jours.

L'école romantique osa davantage, et, à notre avis, elle exagéra. Elle introduisit des innovations inutiles. On voulut alors exiger d'un cheval des choses anormales; on lui fit exécuter des tours de force qui, non-seulement sont désagréables, mais dangereux pour son organisation physique. Ces marches à contre sens; ces contredanses sur trois jambes, quand il pourrait si bien se servir des quatre pieds que la nature lui a donnés, ces *polkas*, etc.; nécessitent un exercice forcé qui doit nuire aux membres. Sous prétexte de les assouplir, on les ruine. Ils sont plus qu'assouplis, ils sont affaiblis. Les attaques sont en outre forcément plus violentes, plus visibles et, partant, moins élégantes.

L'école moderne a certainement de bonnes choses et Baucher en a tiré un parti admirable. Ses élèves, comme cela arrive toujours, sont tombés dans l'exagération, ils ont voulu faire mieux que le maître.

M. Charles Vanderheyden nous a paru tenir le milieu entre les deux écoles. Il a pris à chacune ce qu'elle avait d'avantageux. Sa pose est simple, aisée, ses mouvements doux et bien réglés. Il n'abuse ni du mors ni de l'éperon. Quoique montant le cheval d'un amateur, c'est-à-dire une bête non habituée au manège, à la lumière, au bruit, etc., et qui devait opposer une certaine résistance; il a su l'amener, sans efforts apparents, à tous les exercices de la haute école. Non-seulement M. Charles Vanderheyden est un excellent professeur, mais il présente toutes les garanties possibles pour l'éducation des chevaux. C'est une mission très-délicate et très-difficile. Tout bon cavalier peut dompter mais non dresser un cheval. C'est tout une étude à faire, et il faut pour cela une prudence, une expérience, qu'on rencontre rarement. D'une bête fine, un écuyer trop brusque, fera un cheval rétif et méchant, ou une rosse insensible. Le mot est trivial, mais il rend mieux notre pensée qu'une périphrase.

L'écuyer dont nous parlons ne tombe pas dans cette erreur, tant s'en faut. Nous sommes certains qu'à la représentation de M. Ghéla, on a remarqué ce côté important du talent de M. Vanderheyden. Nous sommes heureux de le signaler aujourd'hui aux vrais connaisseurs, qui, après tout, n'auront pas attendu notre avis pour lui rendre justice.

La représentation a été terminée par le *Jeu de Barres*, où MM. Ghéla et Vanderheyden montaient encore des chevaux étrangers. Cette dernière partie du programme n'a pas moins bien réussi que les autres.

En quittant Roubaix, le Cirque de M. Loyal ne peut manquer de réussir là où il ira. Nous le répétons encore, il est composé d'éléments nombreux, variés, et ce qu'il faut pour attirer toute espèce de public.

Pour toute la chronique locale, J. Reboux.

Nouvelles & Faits divers.

Il y a de ces propositions, dit l'émancipateur, de Cambrai, tellement inattendues qu'elles vous renversent lorsqu'on les annonce. Il y a quelques jours, un individu vient dans nos bureaux pour nous demander les démarches qu'il y avait à faire pour obtenir de remplacer... Longuet. On comprend sans peine que nous fûmes obligés de faire répéter au pauvre homme ce qu'il nous avait dit. C'était bien comme nous l'avions entendu d'abord; nous voulûmes entreprendre de lui faire comprendre l'absurdité du projet, ce fut peine inutile. Nous nous bornâmes alors à rechercher ce qui avait pu

On écrit de Tournai:

Le tribunal de première instance de Tournai vient d'ordonner la vente par expropriation forcée de l'ancien domaine de Bitremont, avec le château et ses dépendances, qui appartenait au comte Hippolyte de Bocarmé et qui avait été vendu en 1852 à un personnage hongrois qui a quitté la Belgique sans acquitter le prix de l'achat. Cette propriété avait été estimée à 235,000 fr.; mais faute d'acquéreurs, elle n'a été vendue que pour 134,000 fr.

A cette occasion, on annonce le prochain mariage de M<sup>me</sup> de Bocarmé avec M. Van Duerne, et on assure que celui-ci a exigé, au profit des enfants mineurs, l'abandon de la succession du comte de Bocarmé et celle de M. Gustave Fougny.

Un déplorable malheur est arrivé ces jours derniers vers dix heures du matin, à l'établissement de la Société de la Lys, près de la porte de Bruges, à Gand.

Il existe dans cet établissement un baquet qui sert à monter et à descendre les ustensiles, papiers de bobines, etc., et non pas des ouvriers comme l'a dit un journal. Un seul ouvrier est attaché à ce service et il est défendu, sous peine d'expulsion, à tout autre de l'accompagner, non parce que la corde n'est pas assez solide, puisqu'elle pourrait facilement supporter 20 personnes, mais parce que le baquet est trop restreint.

Or, jeudi matin, l'ouvrier attaché à ce service a eu l'imprudence de se laisser accompagner par deux autres ouvriers, et on suppose que, gênés dans leurs mouvements pour faire manœuvrer la machine, ils auront perdu la tête. Aussi le baquet, abandonné à lui-même, est-il remonté avec une grande vitesse, par suite du choc, la corde a été coupée et les trois ouvriers ont été précipités d'une hauteur considérable.

L'un d'eux, Alexandre Jean, est décédé quelques instants après la chute; un autre, le nommé Orgeat, a eu la jambe fracturée, et le troisième, Joseph Vercurysen, a reçu plusieurs contusions qui sont sans gravité.

Les fabricants de la ville de Gand se sont réunis pour s'entendre sur la fondation d'une caisse de secours au profit des ouvriers qui deviennent victimes d'un accident dans leurs établissements. Cette idée a été accueillie avec beaucoup de faveur et tout permet d'espérer qu'elle recevra une prompte réalisation.

On vient de faire des essais de filature qui présentent un haut intérêt pour l'Algérie. Le ministre de la guerre a fait filer environ cinquante toisons de duvet de chameaux. Ce duvet se récolte exclusivement sur les bosses et sur le poitrail. Chaque toison, parfaitement éjarrée, a donné 600 grammes pour les jeunes, et de 900 à 1,000 grammes pour les adultes. C'est notre habile filateur, M. Frédéric Davin, qui a été chargé de ces essais. M. Davin, en complétant son outillage, a pu obtenir de cette matière nouvelle un fil très-soyeux qui lui-même a produit un fil très-fin, très-régulier et très-souple. Ce fil se rapproche beaucoup de celui du cachemire.

Enfin, le signal du départ fut donné. Un jeune homme s'approcha de l'inconnue pour l'aider à monter sur l'âne qui lui était destiné.

Une petite main sans gant se disposa sur le bras du jeune homme. La distance qui nous séparait ne me permit pas d'entendre ce qu'ils se dirent; mais à leurs gestes, je compris qu'il la complimentait d'un oubli qui laissait à découvrir la beauté de sa main, et qu'elle lui expliquait la perte de son gant en lui montrant son autre main gantée.

Je ne puis plus douter que le gant rapporté par Oscar ne lui appartienne, et sans calculer s'il y avait pour moi profit ou perte à le faire remettre par un tiers, j'appelle Oscar, et lui désignant du doigt la dame en deuil, je lui fais franchir la fenêtre et reporter le gant à qui de droit. Tout ce petit manège avait échappé à la dame; elle fit un cri de surprise en apercevant Oscar déposer à ses pieds le dépôt que je lui avais confié.

Elle le flatta de la main, et relevant son voile, elle chercha à découvrir des yeux d'où était parti ce commissionnaire fidèle. Au moment où son regard arrivait au pavillon, Oscar rentrait par la fenêtre; elle me fit alors un gracieux signe de tête. Tout le monde était à son poste; on n'attendait plus que la dame et son cavalier; ils furent bientôt près, et de tout ce bruit, de tous ces cris, de toutes ces joies, il ne resta plus qu'une cour déserte, un vieux portier fermant la grille, et moi, à ma fenêtre, les yeux fixés sur le banc où s'était assise la dame noire.

Peu communicatif en général, et surtout avec les domestiques, je retins ce jour-là Georges près de moi, et lui adressai sur Molly de nombreuses questions; aux réponses qu'il me fit, je

conjecturai qu'il était assez loin dans les bonnes grâces de la femme de chambre.

Georges me sembla doué de l'intelligence des mystères, et m'évita, par sa facile compréhension, la honte d'avouer, qu'abjurant mon stoïcisme et mon indifférence ordinaires, je m'intéressais à une femme. Pensant que les Anglais allaient revenir avec le crépuscule, je pris un livre et vint m'asseoir à la fenêtre du pavillon.

Quel était ce livre? Que contenait-il? Je ne l'ai jamais su.

La journée se passa pour moi à rêver, la nuit vint... Enfin, à la grille, se montra la tête du premier âne; certes, la vue du plus joli visage de femme ne me causa jamais plus de plaisir. Je erois que je reconnaîtrai encore cet âne-là!

Mais, hélas! la grille s'ouvrit, tous ces pacifiques animaux entrent à la file... La selle du dernier est vide... C'est la sienne... Elle... n'y est pas... elle n'est point revenue...

Un mécompte, quelque léger qu'il soit, est une douleur; celui-ci en fut une grande pour moi; j'avais espéré tout le jour!

Le retour du lendemain me sembla bien lent. Il vint enfin; je vis entrer Georges dans ma chambre plus tôt que de coutume. Un air préoccupé, affairé, une petite toux importante me firent bien augurer de ses découvertes.

Par amour-propre, je ne voulais pas l'interroger, et son silence commença à m'impatienter, quand Oscar, mon bon Oscar, me tira d'embarras.

« Ah! tu es bien heureux, toi, lui dit Georges en le frappant amicalement sur le dos, les belles dames s'informent de toi!

— De qui?

— D'Oscar, monsieur. Ce gaillard-là ne s'était-il pas avisé de voler le gant d'une de ces

dames, et, dans son instinct de bête, de le lui reporter juste hier au moment où elle allait partir. Lady Ashton a été si émerveillée en le voyant, qu'elle a demandé le nom du beau voleur.

— Ce gant appartenait donc à lady Ashton?

— Mon, monsieur, il était à une de ses amies, madame Oldi, la veuve d'un officier qui a été tué à la guerre, une petite Espagnole bien aimable, à ce que dit Molly.... Au reste, c'est la dame en deuil dont s'informait hier monsieur.

Le cœur me battait pendant ce récit que j'écoutais de manière à ne point perdre une parole de Georges.

— Cette dame demeure donc ici? dis-je.

— Non, monsieur, elle vient de temps en temps. Hier, elle est retournée à Paris de Saint-Cloud, où allaient tous ces ânes que vous avez si attentivement regardés partir. Molly dit qu'elle est jeune et jolie et chante comme une fauvette, ce qui n'empêche pas qu'on la surprend souvent à pleurer.

Cette dernière phrase me donna beaucoup à penser, et je cessai de questionner Georges.

Sans doute, madame Oldi pleurait son mari; son cœur s'était donc déjà ouvert à l'amour: ce sentiment ne lui était donc pas étranger, et pouvait y renaitre encore.

En un instant, j'avais réalisé une idée, personnifiée un rêve, et fait de l'Espagnole une femme pleurant sur un premier amour, et se laissant consoler par un second.... Il fallait être ce second!

Huit jours après ces événements, ou plutôt ces impressions, je commençai à désespérer de revoir madame Oldi, lorsqu'un matin, m'étant levé avec le jour, heure à laquelle je pouvais me promener dans le parc en robe de chambre

sans craindre de blesser la susceptible bien-séance anglaise, Oscar, qui courait devant moi, disparut dans un taillis. Un instant après, des cris perçants vinrent frapper mon oreille. Je m'y précipitai, et j'aperçus Oscar se roulant avec une masse blanche que de plus près je vis être une petite fille.

Vainement, elle se débattait des pieds et des mains pour lui échapper; mon chien, s'amusant de bonne foi avec elle, lui laissait un instant prendre le dessus; puis, quand elle se croyait dégagée, l'enlaçait de nouveau, et la pelottait sur le gazon.

Un mot de moi suffit pour lui faire lâcher prise; mais il avait déchiré du haut en bas la robe de l'enfant, qui, rouge, essoufflée, hale-tante, la figure couverte de larmes, vint se jeter dans mes bras, comme dans ceux d'une vieille connaissance. L'enfance et le danger vont vite en amitié! A chaque instant, elle détournait la tête; mais voyant près de nous l'objet de sa terreur, elle se cachait de nouveau, comme si le danger cessait d'exister, parce qu'elle ne le voyait plus.

Je la portai vers un banc, et l'assis sur mes genoux. Là je parvins, à force de caresses, à ramener un peu de calme sur la plus jolie figure de petite fille qu'un poète ait jamais rêvée. Croyant qu'elle appartenait à la nombreuse colonie de mes voisins, je lui demandai en anglais comment elle s'appelait? Elle me répondit en français qu'elle ne me comprenait pas. Je réitérai alors ma demande, heureux de trouver une compatriote dans cette belle enfant.

« Lida, me dit-elle.

— Quel âge avez-vous?

— J'ai bientôt six ans.

(La suite au prochain numéro.)

faire na plus sil hom me. Il a d raisonne « Tou veli au ne laisse mouira remplace cinq mi Comm raisonne gédier c être bor croire ment p serait p — U lui écri Ferrouc piquant deur de à Paris, diploma tude du 13. Il a à l'hôte solemnit » Re diploma erreur « Khan a idées e légues avec lui que je que Fer être tro — L bron (U de ving Trufan un ragé a mais modés. » Après ragout elle éta maison enfants Le s Trufan matin, placé s deux o viande table; e La sery exhalait elle le j Cepe du rag de von pouvait voutut f le plat fumée contenat Elle p elle pen mais le recher découvre et sous vues de Le pr tion de transpo terrogat tentativ — O tempore « Vo rable c reprodu sienne, guilloti de satis » Le de cho n'est pa mais un en méd profité c nos gra » Vo vous m faire pa minaire » Do d'un s visiter l » Tu rez), es entre a tous les différen La pièc pelle po On y vo de Cart par la Latude. tredit, c narchie » Vo Harreu » Ap